sa mère elle-même qui le disait. Après cela pouvait-il encore espérer?

Ce fut en proie à ce trouble profond que Pierre rentra dans Paris. En se trouvant en face de Cayrol, le premier mouvement du jeune homme, le banquier l'avait bien déviné, fut de lui crier: "Que se passe-t-il? Tout est-il perdu pour moi?" Une sorte de pudeur inquiète arrêta la parole sur ses lèvres. Il ne voulut pas avouer qu'il doutait. Et puis Cayrol n'aurait eu qu'à lui répondre que tout était fini et qu'il n'avait plus qu'à porter le deuil de son amour. Il se détourna et sortit.

Le mouvement de Paris le surprit et l'étourdit. Après un an passé dans les paisibles et silencieuses solitudes de l'Afrique, se retrouver au travers des cris des marchands, du roulement des voitures, dans l'agitation incessante de la grande ville, c'était un contraste trop brusque. Une immense fatigue physique engourdit Pierre. Il lui sembla que sa tête était lourde à porter. Il se laissa aller, avec accablement, dans la voiture qui l'emportait vers l'Hôtel du Louvre. Par la portière, à la glace de laquelle il essayait de rafraîchir son front brûlant, il vit d'un œil troublé défiler la colonne de Juillet, l'église Saint-Paul, l'Hôtel-de-Ville en ruines, la colonnade du Louvre. Une idée absurde et persistante obsédait son esprit. Il se rappelait qu'à l'époque de la Commune, il avait failli être tué dans la rue Saint-Antoine par l'explosion d'un obus lancé des hauteurs du Père Lachaise par les insurgés. Il pensait que s'il était mort ce jour-là, Micheline l'aurait pleuré. Puis, comme dans un cauchemar, il lui sembla que l'hypothèse était réalisée. Il voyait l'église tendue de noir. Il percevait nettement les chants funèbres. Un catafalque contenait son cercueil, et, lentement, sa fiancée venait, d'une main tremblante, jeter l'eau bénite sur le drap qui recouvrait sa bière. Et une voix disait en lui: "Tu es mort, puisque Micheline va en épouser un autre" Il fit des efforts pour chasser cette idée importune. Il ne put y réussir. Ses pensées tournoyaient dans son cerveau avec une rapidité effrayante. Il lui semblait qu'il était pris de vertige Et toujours cette cérémonie lugubre revenait avec les mêmes chants, les mêmes paroles prononcées, et les mêmes visages entrevus.

Devant ses yeux sans regard, les maisons fuyaient uniformément. Pour faire cesser le cauchemar qui s'était emparé de lui, il essaya de compter les becs de gaz: un, deux, trois, quatre, cinq.. mais toujours, interrompant son calcul, la même pensée: "Tu es mort, puisque ta fiancée se marie." Il eut peur de devenir fou. Une douleur aiguë lui traversait le front à la hauteur du sourcil droit. Jadis il avait éprouvé la même souffrance, quand, à l'époque de ses examens à l'École polytechnique, il s'était surmené. Avec un amer sourire, il se demanda si un des vaisseaux endoloris de son cerveau allait se rompre.

La voiture, en s'arrêtant brusquement, l'arracha à cette torture. Le groom de l'hôtel ouvrit la portière. Pierre descendit machinalement. Il suivit sans mot dire un garçon qui le conduisit à une chambre du second étage. Resté seul, il s'assit. Cette chambre d'hôtel, banale avec son confort de pacotille, le glaça. Il y vit l'image de sa vie future, solitaire et abandonnée. Autrefois, quand il venait à Paris, c'était chez madame Desvarennes qu'il descendait. Il trouvait à l'hôtel de la rue Saint-Dominique cette atmosphère réconfortante de la famille.

Là-bas, tous les yeux, en le voyant, s'éclairaient d'une expression affectueuse. Ici, il ne trouvait qu'un empressement de commande, une politesse à tant la journée. Serait-ce donc désormais ainsi?

Cette impression pénible dissipa comme par enchantement sa faiblesse. Il regretta si amèrement les douceurs du passé qu'il résolut de combattre pour les conserver dans l'avenir Il s'habilla promptement, effaça sur son visage les traces de son rapide voyage, puis, résolu, il sauta dans un fiacre et se fit conduire chez madame Desvarennes. Toute indécision avait disparu de son esprit. Ses hésitations lui paraissaient maintenant méprisables. Il fallait se défendre. Il s'agissait du bonheur.

A la hauteur de la place de la Concorde, une voiture croisa son fiacre. Il reconnut la livrée de madame Desvarennes, et se pencha vivement. La patronne, enfoncée dans son coupé, ne le vit pas. Il fut sur le point de faire arrêter et de se mettre à sa poursuite. C'était Micheline qu'il fallait voir. D'elle seule dépendait sa destinée. Madame Desvarennes le lui avait clairement laissé entendre en l'appelant à l'aide par cette lettre fatale. Il poursuivit donc son chemin et, quelques instants après, il descendait à la porte de l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Micheline et Jeanne étaient encore dans le jardin, assises à la même place, au bord de la pelouse verte. Cayrol était venu rejoindre Serge. L'un et l'autre, profitant de cette belle matinée, s'attardaient dans la contemplation charmante de la femme désirée. Un pas rapide, faisant crier le sable de l'allée, attira soudainement l'attention des deux couples En pleine clarté, un jeune homme s'avançait que ni Jeanne ni Micheline ne reconnurent. Arrivé à trois pas du groupe, le visiteur leva lentement son chapeau. Voyant l'attitude contrainte et l'air d'étonnement des deux jeunes filles, un sourire triste passa sur ses lèvres, puis.

—Suis-je donc si changé qu'il faille que je vous dise mon nom? dit-il doucement.

A ces mots, Micheline se leva brusquement; elle devint aussi blanche que sa collerette, et, tremblante, sentant des sanglots lui monter aux lèvres, elle resta devant Pierre muette et glacée. Elle ne pouvait parler, mais ses regards étaient avidement fixés sur le jeune homme. C'était lui, le compagnon de son enfance, si changé qu'elle ne l'avait pas reconnu, marqué par les fatigues, par les inquiétudes peut être, bruni, et le visage encadré par une barbe noire qui lui donnait une expression mâle et énergique. C'était bien lui, avec un mince ruban à la boutonnière, qu'il n'avait point en partant, et qui attestait l'importance des travaux exécutés, la gravité des périls affrontés. Pierre, tremblant, restait immobile et se taisait Le son de sa voix, étranglée par l'émotion, l'avait effrayé. Il s'attendait bien à une froide réception, mais cet effarement qui ressemblait à de l'effroi dépassait tout ce qu'il avait pu se figurer Serge étonné attendait.

Ce fut Jeanne qui rompit ce silence de glace. Elle fit deux pas vers Pierre, et, lui tendant le front.

—Eh bien! dit-elle, est-ce que vous n'embrassez pas vos amies?

Elle lui souriait affectueusement. Deux larmes de reconnaissance brillèrent dans les yeux du jeune homme et roulèrent dans les cheveux de mademoiselle de Cernay. Micheline entraînée par le mouvement, se trouva, sans qu'elle se rendît bien compte de ce qu'elle faisait, dans les bras de Pierre. La situation devenait singulièrement épineuse pour Serge. Cayrol, qui n'avait pas perdu son sang-froid, le comprit, et, se tournant vers le prince:

—Monsieur Pierre Delarue, un compagnon d'enfance de mademoiselle Desvarennes, presque un frère pour elle, dit-il, expliquant d'un mot tout ce que pouvait avoir d'insolite, pour un étranger, cette scène d'attendrissement.

Puis, s'adressant à Pierre:

—Le prince Panine, ajouta-t-il simplement.

Les deux hommes se regardèrent. Serge, avec une hautaine curiosité. Pierre avec une rage inexprimable. En un instant, dans ce grand et beau garçon qu'il trouvait installé près de sa fiancée, il avait deviné son rival Si les regards pouvaient tuer, le prince fût tombé mort. Panine ne daigna point s'apercevoir de la haine qui flamboyait dans les yeux du nouveau venu Il se tourna vers Micheline, et, avec une grâce exquise:

—Madame votre mère reçoit ce soir, je crois, mademoiselle, j'aurai donc l'honneur de venir lui présenter mes respects

Et, prenant congé de Jeanne avec un sourire, de Pierre avec un salut courtois, il s'éloigna, accompagné de Cayrol

Le départ de Serge fut un soulagement pour Micheline. Prise entre ces deux hommes auxquels elle appartenait, à l'un par une promesse, à l'autre par un aveu, elle souffrait violem-